

A M O R

Lorsque tu l'en reviens, ma jeune bien-aimée,
 Comme un sylphe glissant sur la mousse embaumée,
 Comme l'ange charmant et radieux des soirs,
 Sous le feuillage des champêtre reposoirs ;
 Que j'aime tes grands yeux, profonds comme le rêve,
 Qui pour moi sont toujours une aube qui se lève,
 Un infini profond que je chéris encor
 Plus que la terre et l'onde et plus que l'astre d'or.
 Sombres nuits, qui tombez des voûtes éternelles,
 Apportez le silence et l'oubli sous vos ailes ;
 Endormez tout à tour les antres et les nids,
 Tous les petits oiseaux pilliers de chênevis,
 Le palais, la chaumière, et toute la nature,
 Et tout ce qui, ci-bas, attend, pleure, ou murmure ;
 Apaisez doucement les plaintes et les cris,
 Et donnez le repos à tous les cœurs meurtris.
 Venez ! Venez ô nuits ! Faites votre œuvre immense
 Dans la sérénité de l'heure qui s'avance.
 Mais n'oubliez jamais dans vos étranges pas,
 Que de la grande paix des nuits je ne veux pas,
 Et que rien ne saurait sous le ciel qui flamboie,
 Surpasser un instant mon délire et ma joie.

HECTOR DEMERS.

NOUVELLE ACADIENNE HISTORIQUE (*)

Dédiée à M. l'abbé A. Vanier.

LA NUÉE DU DIABLE

Malgré toutes les vexations et les cruautés des Anglais envers les Acadiens ; malgré le vol et le pillage auxquels s'étaient toujours livrés ces dominateurs insatiables, il arrivait que certains d'entre eux, venus pauvres, le restaient ; que certains autres, par suite d'un juste retour des choses ici-bas, perdaient la fortune qu'ils avaient éditée dans le sang et sur des ruines.

William Brandon, soldat à Port-Royal vers 1740, s'était distingué par sa haine sauvage contre les Acadiens, sa vile platitude devant les gouverneurs, mais n'avait pu s'enrichir.

Il avait vu se succéder Paul Mascarène ; Cornwallis qui fixa le gouvernement de la Nouvelle-Ecosse à Halifax, où le suivit William ; puis Hopson ; enfin, l'infâme et sanguinaire Lawrence.

Brandon s'était marié peu de temps après son arrivée à Halifax.

Le 5 septembre 1755, jour de malédiction, il accompagnait Winslow, lieutenant-colonel de cette armée anglaise qui fut la honte de la civilisation au XVIII^e siècle, comme l'armée anglaise des Indes ou de l'Afrique est la honte de notre siècle dit de liberté.

C'était à la Grand-Prée ; plus de quatre cents malheureux Acadiens, hommes, jeunes gens depuis l'âge de dix ans, furent faits prisonniers dans l'église profanée, prostituée par les vampires rouges. Contre la foi des traités ; malgré les ordres de la Cour d'Angleterre, Lawrence, uni aux féroces Américains de Boston, dispersa les familles, tua les jeunes enfants en leur ravissant leurs soutiens, enleva la raison aux malheureuses mères de famille séparées pour jamais de leurs époux, incendia les fermes, vola tout ce qu'il put voler, piller les malheureux auxquels sa proclamation permettait d'emporter leur argent et ce qu'ils pouvaient prendre d'habillements ; *pourvu*, disait-il cyniquement, que cela ne constituât pas une surcharge pour les navires devant emmener les Acadiens ; enfin, viola même les cadavres !

Le butin fut immense, on le conçoit, étant donné la richesse du sol, le travail des Acadiens, le soin qu'ils prenaient de leurs animaux.

William s'était multiplié dans l'œuvre de rage et de haine : sa main s'était fatiguée à frapper les femmes sans défense, à mettre le feu aux maisons.

C'était, dans toute la force du terme, un tigre à face humaine.

Winslow lui avait permis tout ce qu'il avait voulu. Afin d'augmenter sa part de prise, il avait trouvé des moyens sataniques : pénétrant chez les plus riches Acadiens, il annonçait avec une joie féroce l'arrestation du chef de la famille et des garçons ; il menaçait les

pauvres femmes déjà mourantes (de douleur, d'effroi, puis les engageait à lui remettre ce qu'elles pouvaient avoir encore d'argent, de bijoux, d'objets de valeur, les assurant de sa protection toute puissante !

En possession de ces trésors, et sans prévenir, il mettait le feu à la maison... (1).

* *

Sa part de butin fut grande ! Sa face de damné reflétait sa jouissance, et malgré lui, un rictus effrayant—son sourire—errait continuellement sur son visage.

Vers la mi-septembre, il se mit en route avec ses richesses. Il avait pris passage à bord d'une barque qui allait précisément à Halifax ; et bientôt, grâce aux vents favorables, la barque doublait le Cap de Sable, au Sud-Ouest de la Nouvelle-Ecosse.

Défiant et soupçonneux comme l'est tout lâche ou traître, William n'avait fait part à personne de l'équipage de la fortune qu'il emportait. De solides malles cerclées de fer, qu'il avait volées encore aux Acadiens, contenaient ses trésors, et se trouvaient dans sa cabine même : il pouvait ainsi les couvrir des yeux, s'en repaître, exciter sa soif des jouissances.

Sa femme l'attendait à Halifax.

La goélette marchait bien, toutes voiles dehors. Elle semblait glisser, petit fétu que ballottaient à leur gré les moutons laitieux de l'Océan jamais assujetti. On arriverait bientôt à hauteur de Lunenburg : de là à Halifax, ce n'est qu'un jeu.

La mer moutonneuse paraissait cependant inquiéter beaucoup William : si l'Anglais n'a aucun bon sentiment, il a les instincts de la brute—et la brute semble prévoir les variations atmosphériques.

La mer allait-elle se démonter ? Le vent qui fraîchissait allait-il souffler en tempête ?

La barque est à l'épreuve : a-t-elle essuyé de durs temps ! Il est, d'ailleurs, un moyen connu de tout matelot : le capitaine est occupé à prendre ce moyen.

(1) Toutes ces horreurs sataniques sont rigoureusement vraies. Voir entre autres : *Pèlerinage au Pays d'Évangéline*, par l'abbé Casgrain, etc.

car le navire s'éloigne considérablement de la côte. En pleine mer, on ne craint pas la lame brisée, si dangereuse près de terre. On navigue à la bouline ; les amures grincent dans les anneaux ; les vagues flaquent à tribord ; mais la goélette est excellent bouli- nier, elle vole sur les flots.



LIEUT.-COLONEL WINSLOW

La rafale augmente ; on a dû larguer les ris et les écoutes. Le roulis est fatigant ; parfois la lame embarque des paquets de mer pouvant devenir dangereux. On a fermé les écoutes ; le capitaine occupe la tiller d'arrière, la seule d'ailleurs du petit bâtiment. William s'y trouve avec lui et l'interroge, anxieux.

Une saute de vent se produit tout à coup : de terral qu'il était, il passe au Nord pour fléchir au Nord-Est ; c'est le vent qui pousse à la côte, tout en éloignant d'Halifax.

On a peine à détacher les manœuvres, à carguer les voiles

Ces pauvres réformistes ne songent pas à prier : leur froide religion leur démontre que Dieu n'a que faire de leurs supplications. Malheureux !... Que sommes-nous sans la prière qui fléchit ?

Les vagues accourent comme des montagnes ; le vent est devenu tempête.

* *

L'Océan, dans sa sauvage fureur, avait broyé sur un récif la jolie goélette : les flots n'avaient point marqué l'endroit où gisait l'épave éventrée. Le fond des abîmes en est certainement pavé — mais jamais, les abîmes ne rendent leur proie !

A quelque distance au Sud-Ouest d'Halifax, des pêcheurs trouvèrent un homme couvert de goémons et de boue, privé de mouvement.

Les soins intelligents des pêcheurs, habitués à ces scènes, rappelèrent à lui le pauvre naufragé. La mer était étale, le jusant aïtal commença. L'homme pria ses sauveteurs d'attendre quelque temps avant de le transporter dans leur chaloupe. Ils en profitèrent pour le restaurer du mieux qu'ils purent.

Le reflux descendait lentement les eaux de la grève ;



WINSLOW LISANT LE DÉCRET D'EXPULSION. — Page 804, col. 1

(1) Tous droits réservés.